

UN AMI VÉRITABLE

Conte mélodramatique

Pour tous nos véritables amis

Émilio était son ami. Un ami véritable. Un ami de toujours.

C'est pourquoi, depuis bientôt six ans, il lui rendait visite deux fois par semaine, à la prison. Devant une telle constance, les gardiens eux-mêmes étaient béats d'admiration. C'est qu'ils méconnaissaient la force de l'affection qui le liait à Émilio.

L'origine de cette amitié, elle se trouvait, bien sûr, dans leur enfance. Ils habitaient tous deux le quartier populaire de Saavedra, à la périphérie de Buenos Aires, dans des rues voisines : la rue Iberá et l'avenue Del Tejar, qui forment un angle où, à cette époque, il y avait le café *Platense*. Ce jour-là, pour la troisième fois en une semaine, il se faisait étriller vigoureusement par des loustics qui devaient avoir sensiblement le même âge que lui, sept-huit ans, mais qui possédaient l'indéniable avantage d'être plusieurs alors qu'il était seul. Et puis, il était petit, assez malingre, habitué à être battu ; c'est bien pour ça qu'ils l'avaient pris pour souffre-douleur. Il ne se défendait jamais, il essayait seulement de parer les plus mauvais coups en se mettant en boule et en protégeant sa tête. Cette fois, la dérouillée avait été de courte durée. Étonné, il avait risqué un œil : ses tortionnaires avaient disparu. Devant lui, se tenait un garçon qu'il ne connaissait pas, blond, trapu, qui paraissait un peu plus vieux que lui.

- Allons, lève-toi ! Ne reste pas vautré comme ça, par terre !

Sa voix était presque celle d'un homme. Il l'aida à se relever en le tirant par le bras.

- Merci.

C'est tout ce qu'il trouvait à lui dire. Les yeux baissés, il fixait la pointe de ses chaussures, honteux d'avoir été surpris dans cette situation humiliante qui prouvait sa lâcheté.

- Tu me remercieras quand je t'aurai appris à te défendre. Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu te laisses battre sans même essayer de leur rendre les coups !

- C'est qu'ils sont beaucoup, et moi, je suis tout seul !

- Et alors ? Ce n'est pas une raison pour te foutre dans la boue et encaisser tout ce que ces cochons-là se font un plaisir de te flanquer ! Allez, viens. Moi, j'veis t'apprendre !

Et c'est ainsi que tout avait commencé.

Il n'était plus seul, maintenant. Ils étaient deux. Deux à se battre dans la rue. Deux à être mis en retenue à l'école. Deux pour aller pêcher dans le rio Salado. On ne l'appelait plus : cette petite lavette de Sebastián ; on disait avec respect, et une certaine crainte : « Voilà. Émilio et Sebastián ! »

L'enfance passa, l'adolescence aussi. Ils étaient toujours deux. Et la jeunesse qui, d'habitude, désunit parce que chacun se croit « l'unique », la jeunesse ne les sépara pas. Ils se retrouvaient après leur journée de travail pour siffler un verre au café *Platense*, ou pour danser au club *Os Mininos*, ou encore, les soirs de fête, pour aller chez les filles. C'était vraiment le bon temps. Et Sebastián pensait que cela durerait éternellement, c'est-à-dire toute sa vie.

Mais il avait suffi d'un rien... Une simple grippe, un samedi soir, qui l'avait retenu à la maison, au fond de son lit. C'est lui-même qui avait insisté pour qu'Émilio sorte quand même, sans lui, et aille danser. S'il avait su ! Au début, il ne s'était aperçu de rien. Celui qui se disait son ami ne lui avait rien dit, et il se comportait comme avant. Cependant, il fut choqué, le samedi suivant, lorsqu'il ne lui proposa pas de rester avec lui : « Je retourne au club. En rentrant, je ne passerai pas te voir. Il sera trop tard. »

C'est un copain, Antúnez, (il avait toujours jaloué leur amitié) qui le mit au courant.

- Elle est pas mal, la poule à Émilio !

- Quelle poule ?

Il se mordit la langue. Trop tard. L'autre jubilait :

- Comment ! Tu ne la connais pas ? Émilio ne t'a pas mis au courant ? Oh ! mon pauvre vieux !

Les poings serrés dans les poches. Les ongles qui s'enfoncent dans la paume. Ne rien dire. Ne rien montrer.

Le soir, au café, entre deux matés, il glissa :

- Alors, comment va-t-elle ?
 - Qui donc ?
 - Mais elle, ta poule, comme l'appelle si gentiment notre bon, notre excellent Antúnez.
- Pour la première fois, il s'aperçut que les yeux bleus d'Émilio pouvaient virer au gris métallique et devenir durs, presque haineux.
- Ce cloporte d'Antúnez, je vais lui dire deux mots ! Cela ne le regarde absolument pas !
 - Donc, elle existe bel et bien !
 - Bien sûr qu'elle existe ! Mais ce n'est pas une poule !
 - Alors qu'est-ce que c'est ?
 - Elle s'appelle Clara.
 - Ah ? Et pourquoi n'en m'en as-tu pas parlé ?
 - Parce que toi non plus, cela ne te regarde pas !

Un poison froid se glissa peu à peu jusqu'à son cœur : ils n'étaient plus deux. Il se retrouvait seul, et il allait de nouveau prendre tous les coups, sans même avoir l'idée de les rendre. Il réussit quand même à faire bonne figure, raillant, comme il est d'usage, son ami, puis le félicitant de sa bonne fortune. Plus tard, quand il fut présenté à l'heureuse élue, il se comporta remarquablement : il se dépensa en plaisanteries lestes qui firent rire Clara ; il se lança dans un chapelet de compliments qui firent sourire Clara ; il risqua même quelques œillades audacieuses qui firent rougir Clara. Émilio était aux anges, n'entendait rien, ne voyait rien, ne comprenait rien. Il était vraiment ce qu'on appelle : « tombé en amour ».

Lors du mariage, Sebastián fut un garçon d'honneur hors pair, et tous les invités le félicitèrent de prendre tant de plaisir au bonheur de son ami.

Six mois plus tard, Émilio rentrant chez lui à l'improviste, constata que sa femme était dans le lit conjugal, nue, en compagnie d'un capitaine de gendarmerie de leur connaissance, nu également. La situation, d'après lui, ne présentant aucune ambiguïté, il sortit son couteau, et les tua proprement, sans le moindre remord.

Et c'est pour cette raison qu'il se trouve en prison, depuis dix-huit ans ; il lui en reste encore douze à faire, s'il continue à se conduire en prisonnier modèle. Mais heureusement, son ami, son ami véritable Sebastián, vient le voir deux fois par semaine, à la prison, et il continuera jusqu'à la fin.

Mais aujourd'hui, Sebastián ne se sent pas en grande forme. Pourtant, la visite s'est bien déroulée, comme d'habitude. Avec Emilio, ils ont évoqué le bon vieux temps, le temps de leur jeunesse, le temps où ils étaient deux, où ils étaient libres. Ils ont fredonné un tango à la mode quand ils avaient vingt ans : *Mi noche triste*. Et puis, ils ont parlé de la situation politique qui n'était pas très bonne, avec le vote des députés et la possible démission du gouvernement. "Tous des voleurs, disait Emilio. Faudrait les mettre en prison ! Mais ils seraient si nombreux qu'il n'y aurait plus de place pour moi !" Et il parlait de son rire clair qui vous mettait la joie au cœur.

Alors, pourquoi cette impression de malaise ? Peut-être la chaleur. C'est vrai qu'il fait chaud en ce moment, à Buenos Aires, trente à trente-cinq degrés. On approche de Noël. Allez, mon cher, encore un petit effort ! Il suffit que tu arrives à temps à la station du tramway 24 qui te dépose pratiquement chez toi.

Mais Sebastián n'avance pas. Et pourtant, il est encore jeune : quarante ans, à peine !... Où est-il ?... Rue Melián. Donc, tourner à droite rue Olazábal, et ça sera la station... Devant lui, à quelques dizaines de mètres, un homme marche, d'un pas souple et allongé. Il doit être vraiment jeune, lui ! La vingtaine, à tout casser. La silhouette est familière. Sebastián a l'impression de le connaître, et même très bien. L'homme se retourne...

Le souffle de Sebastián s'arrête. Le cœur saute. La tête éclate. C'est Emilio ! Mais Emilio jeune ! Emilio à vingt ans ! Emilio au moment de son mariage ! Il aperçoit Sebastián, et il vient vers lui, les bras levés pour l'accolade.

- Comment vas-tu, ami très cher ? Voilà un temps qu'on ne s'est vus, tous les deux ! Mais, dis donc, tu as pris un sale coup de vieux !

Et il le serre vigoureusement contre lui, en bon Argentin viril. Sebastián balbutie, ne sait que dire. Et pourtant, il est certain d'avoir déjà vécu cette scène, il y a longtemps, oui, très longtemps.

- Tu sais, je ne vais pas pouvoir bavarder longtemps avec toi. Je ne vais même pas avoir le temps de t'offrir un verre ! Je reviens d'un long voyage en Europe. Et tu comprendras que j'ai hâte de retrouver Clara !

Il piaffe comme un yearling qui retrouve son box. Immédiatement, Sebastián sait qu'il faut l'empêcher de rentrer chez lui. Il faut sauver son ami de la prison. Il faut dévier l'histoire. Il fait alors ce qu'il n'avait pas fait vingt ans auparavant, il invente un conte à dormir debout : Clara est n'est pas chez elle, elle est partie chez sa mère, car elle s'ennuyait trop sans son mari, et elle ne reviendra que le lendemain,... le lendemain soir même !

- Tu ne vas pas rentrer chez toi, rester seul à te morfondre ! Allez, je t'invite ! Viens donc passer la soirée, la nuit et, pourquoi pas, la journée avec moi ! Tu me raconteras tes

aventures européennes. Ah ! tu as dû t'en payer, mon cochon ! Dis donc, tu me dois bien ça ! On ne s'est pas vus souvent depuis que tu m'as abandonné !

Le jeune marié se laisse convaincre. Et les voilà tous les deux, comme avant, ensemble, parlant, buvant, riant, mangeant, se souriant, et rebuvant, et reparlant, et remangeant, et surtout, n'arrêtant pas de rire, de nouveau complices, comme avant, comme avant Clara. Et le cœur de Sebastián exulte : il a sauvé son ami.

- Allez, il est l'heure d'aller dormir ! Demain, tu vas revoir ta Dulcinée. Et il faut que tu sois en forme !... Voilà la chambre d'ami. Elle n'a jamais aussi bien porté son nom !... Bonne nuit ! Moi, je sens que je vais dormir du sommeil du juste.

En effet, aucun cauchemar , pour une fois, ne le fait hurler dans la nuit.

Le soleil brille depuis longtemps lorsque Sebastián émerge ; il faut dire qu'ils avaient bien bu, les deux amis, pour ces retrouvailles ! Le pas incertain, il se dirige vers la chambre d'ami, écoute : rien, frappe discrètement à la porte.

- Entrez !

La voix est claire, ferme.

- Diable ! Il tient mieux l'alcool que moi !

Il pousse la porte, et là... là, c'est bien Emilio qui lui fait face, souriant. Mais pas l'Emilio qu'il avait conduit à la chambre d'ami, pas l'Emilio de sa jeunesse. Non, c'était l'Emilio de la quarantaine, celui à qui il avait rendu visite en prison, la veille.

- Que fais-tu là ?

C'était dit dans un souffle, à peine audible. Mais l'autre souriait toujours.

- Tu vois, je m'invite !

- Mais... la prison ?

- La prison ? J'en ai eu assez ! Je me suis évadé !

- Tu es fou ! Ils vont te retrouver !

- N'aie pas peur : ils ne connaissent pas ton adresse. Et puis, pour ce que j'ai à faire, je n'ai besoin que d'un très court moment. Après, quand cela sera fait, ils pourront me remettre en prison. Cela n'aura plus aucune importance !

- Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit hier ?
- Parce qu'hier, quand tu es venu, je ne savais pas que j'avais rendez-vous avec toi.
- Avec moi ? Rendez-vous ?
- Oui. Avec toi. Rendez-vous. Comme il y a vingt ans, quand je suis revenu d'Europe.
- Ah ! Quand tu es revenu d'Europe ?
- Mais oui ! Tu ne t'en souviens pas ? Nous nous sommes rencontrés au coin de la rue Melián et de la rue Olazábal... Tu vois, maintenant ?
- Oui, je vois. Et alors ?
- Eh bien, je t'ai en effet rencontré ! Ou plutôt, j'ai rencontré celui que tu étais, il y a vingt ans. Tu étais jeune, et moi j'étais ce que je suis maintenant.
- Et alors ?
- Alors, je t'ai embrassé, car j'étais vraiment heureux de te revoir après un temps si long. Malgré mon impatience de revoir Clara, je t'ai invité à aller prendre un verre au café. Mais tu m'as dit que Clara m'attendait avec impatience, qu'elle avait certainement hâte de me revoir après tant de temps. Je t'ai répondu qu'elle pouvait attendre encore un peu, que j'étais content de revoir un ami, et pas n'importe lequel ! Mon ami Sebastián que je n'avais pas revu depuis un an peut-être..., bref, qu'elle comprendrait. Mais tu n'as rien voulu savoir. Tu t'es presque fâché, disant que toi, tu avais un rendez-vous important et que tu devais me quitter immédiatement. Et tu t'es sauvé presque en courant. Tu voulais vraiment que je retrouve au plus vite ma chère épouse ! Et tu m'as même crié au moment de disparaître dans la rue Olazábal : « Embrasse Clara pour moi ! Tu sais, elle t'aime beaucoup ! »... Alors, qu'en penses-tu ?
- Rien. Je n'en pense rien. Je ne pouvais pas savoir...
- C'est vrai. Tu ne pouvais pas savoir. C'est exactement ce que je pense : tu ne pouvais pas savoir !... Eh bien, tu vois, un ami, un ami véritable, on le reconnaît à cela : ce n'est pas nécessaire de lui expliquer, il comprend tout !

Toujours souriant, Emilio s'approche de son ami, l'entoure de son bras droit pour l'accolade et le serre très fort, fraternellement.

Et il continue à sourire quand Sebastián sent le liquide chaud couler le long de sa cuisse et la lame s'enfoncer de plus en plus profondément.